

en compagnie de Peter Bowles, est-ce chic ! Assez, oui, bien sûr. Mais c'est surtout stimulant. Parce que là-bas, dans ce Maroc aussi improbable qu'une illusion, Bernard avait rendez-vous avec un, sinon le témoin de son passé, un ancien maître agaçant et fuyant – d'aucuns ont cru reconnaître Derrida –, et donc avec lui-même.

Dès lors, il nous donne à lire, à assister à un de ces règlements de comptes sans merci entre une personne et un personnage. Pour se détester un petit peu, il faut s'aimer beaucoup. Bernard, qui considère B.-H. L. comme son pire ennemi, ne cache pas la passion qu'il éprouve pour lui-même. Il se déchiquette, se dévore, et à la fin, du moins on le lui souhaite, il se digère. Il ne néglige rien, coups et causes confondus. Son but : détruire cette satanée légende, B.-H. L., évidemment. Mais à force de la démonter, la satanée légende – le « nouveau philosophe », l'écrivain ardent, le philosophe fougeux, l'idéaliste forcené, le militant plus que l'observateur engagé, et enfin l'homme de spectacle naïf pris au piège de ses propres projecteurs –, il la reconstruit.

Fatalité ! Hé oui ! Et c'est d'ailleurs ce qui rend son livre doux et sauvage, humble et orgueilleux, tragique et gai – oui, gai, et même drôle souvent. Qu'importe alors ses interrogations modern style sur la ponctuation primant le mot, l'important, c'est cette façon qu'il a d'entrer dans la danse de sa propre existence. C'est un vrai carrousel : on y découvre des femmes mythiques, des stars de Hollywood, mais aussi l'ombre parfumée, bien qu'elle ne soit pas nommée, de l'avant-dernière femme de notre Barbe-Bleue des Boulevards, Jacqueline Delubac. On rencontre aussi les maîtres à rêver et les maîtres à penser, Althusser et Michel Foucault, Proust et Hemingway, Aragon et Romain Gary – Gary surtout dont la fin de vie double, avec Emile Ajar, ce clône qui a existé à moitié, intrigue Bernard et Henri. On y trouve enfin ce goût éperdu de la vie et cette crainte pudique et désespérée de la fin.

Et puis toujours cette dérision sur soi-même, cette manière grave de remettre les choses en place même si l'exercice est cruel. Ecoutez plutôt le Régisseur quand il s'adresse aux multiples moi de Bernard B.-H. L. Lévy : « *Le commerce était florissant. Le lys, la cendre faisaient recette. On avait même réussi, avec le temps, à faire avaler les écarts les plus criants – moi social et moi profond, grands hôtels et Sarajevo, l'amour des actrices et celui des damnés de la terre. Et voilà. Patatras ! L'irresponsable débarque et nous fourgue son histoire d'écrivain retrouvant, grâce à une femme, le goût d'écrire et le goût d'aimer. Non seulement son film se plante, non seulement il passe pour un niais, mais il vous entraîne tous dans son naufrage, vous passez tous, avec lui, pour des niais.* »

Balbec (la coterie très parisienne responsable du « bide-bang », c'est bien de l'honneur, Balbec, pour la coterie en question, non ?) appréciera-t-elle, saura-t-elle aimer « Comédie » de Bernard-Henri Lévy ? Ou s'en fiche. L'important, c'est ce livre excitant, passionné qu'elle a, bien involontairement, suscité. Un livre où l'on trouve des perles rares au fil des pages. Ah ! cette Marguerite Duras « haute couture » et « cet air de statue de l'île de Pâques » de J.-M. G. Le Clézio... seule la dernière phrase de « Comédie » est contestable : « *Devant moi, une vie sans rendez-vous.* » Mais non. Derrière les masques, les images et les mirages, cher B.-H. L., se cache un authentique écrivain : vous, Bernard.

JEAN-FRANÇOIS JOSSELIN
« Comédie », par Bernard-Henri Lévy, Grasset, 274 p., 115 F.